

Québec français



Une entrevue avec Jean-Hugues Malineau Enseigner la poésie?

André Gaulin

Number 34, May 1979

Initier à la poésie

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/56507ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Gaulin, A. (1979). Une entrevue avec Jean-Hugues Malineau : enseigner la poésie? *Québec français*, (34), 22–23.

Une entrevue avec Jean-Hugues Malineau

Enseigner la poésie?

I - Poésie et personnalisation.

• Croyez-vous que l'école a un rôle à jouer dans l'apprentissage de la poésie ?

— Absolument. Mais pas n'importe comment. Personnellement, j'ai beaucoup travaillé sur ce problème-là. Je vais faire de l'animation poétique aussi bien en maternelle, à l'élémentaire qu'au secondaire : je donne des stages d'écriture pour des adultes, pour des enseignants ; je vais même dans les prisons où je fais écrire. Je vais également avoir des contacts avec ce que l'on appelle l'Université du troisième âge pour faire écrire des gens qui sont à la retraite. J'en ai déjà vu, certains ou certaines, vraiment reprendre goût à la vie ou redécouvrir comme une seconde vie à soixante-dix ans par exemple à partir de l'écriture, ce qui est tout à fait bouleversant. Je crois qu'il y a là aussi un très gros travail à faire à peu près à tous les niveaux dans toutes les couches sociales, dans tous les milieux pour essayer d'introduire de la poésie. Pourquoi ? Je crois qu'il y a très peu de lieux, très peu de préoccupations humaines, très peu de métiers, qui permettent à l'homme d'être mobilisé dans la totalité de ses énergies. La poésie s'adresse aussi bien à l'imaginaire qu'à la logique, ce qu'on ne dit pas assez, à la rigueur, elle s'adresse également à l'humour, elle s'adresse également à toute la sensualité, elle s'adresse au corps, elle s'adresse à la sensibilité, à la mémoire de l'individu. Je dirai que rien dans la poésie n'est étranger à l'homme et rien dans l'homme n'est étranger à la poésie. L'introduire à l'école, c'est réagir contre le fait qu'on ne développe chez l'enfant qu'un certain type de formes d'énergie, une certaine forme de logique et la mémorisation. On laisse par ailleurs en friche des quantités d'autres possibilités humaines, ce qui fait qu'on crée une école très injuste. Et la poésie peut représenter pour moi, entre autres, un des lieux qui permettent au savoir de tout canaliser vers une personnalisation des connaissances.

• Introduire à la poésie, n'est-ce pas aller à contre-courant de la civilisation multinationale en développant la sensibilité ?

— Bien sûr, je ne connais pas un pouvoir, qu'il soit de droite ou de gauche, qui effectivement ne cherche pas à conserver ce pouvoir. Toute forme de pouvoir cherche en quelque sorte à reproduire, par le biais de l'éducation, des idées reçues pour se maintenir. La poésie, à l'inverse, développe une idée de la personne, une idée de la singularité qui risque effectivement d'être dangereuse. Je réponds avec René Char « Que le risque soit ta clarté ». On dort dans des habitudes, dans une certaine forme de confort avec ses chaussons, avec sa télévision, en pensant à son mois de vacances pendant toute l'année, ou effectivement, on ouvre les yeux, on prend le risque de vivre. Je crois que c'est la seule manière d'être heureux, comme ce poète qui disait « On ne peut plus dormir tranquille quand on a une fois ouvert les yeux ». Moi, je désire très profondément que tous les enfants du monde ouvrent les yeux.

II - Introduire à la poésie

• Vous avez dit que vous introduisiez à la poésie. J'ai trouvé la formule heureuse parce qu'au Québec, un certain nombre de poètes que nous voulons aider, à qui nous voulons donner des lecteurs en tant que professeurs, nous reprocheraient d'utiliser l'expression « Enseigner la poésie ».

— Oui. J'ai écrit justement un très long article qui était intitulé : *Enseigner la poésie ?* paru dans un livre qui s'appelle *Poésie I — L'enfant et la Poésie* aux éditions Saint-Germain des Prés (100 000 exemplaires vendus). N'en déplaise peut-être à certains poètes, je vais dire que je me sers de leurs textes. C'est Paul Éluard qui disait « Le poète

c'est plus celui qui inspire que celui qui est inspiré ». Bien justement, je crois que tel ou tel poète peut devenir un détonateur pour des enfants, leur donner le désir d'écrire, de poursuivre dans telle ou telle direction. Ainsi je me sers aussi bien d'un texte de Michaux à la suite de quoi les enfants vont écrire. Dans la mesure où ces enfants ont cherché à écrire, se sont donc confrontés à une difficulté du langage, à une résistance du langage, le retour au texte se fait avec beaucoup d'acuité. La lecture de l'enfant est alors beaucoup plus aiguë. Donc, je crois que le mouvement c'est peut-être celui-là, de proposer des textes poétiques qui permettent justement des rebonds, qui permettent une poursuite. Par exemple, tel texte où Paul Éluard définit le guéridon comme une grimace élastique, où il définit le mot « créole » tout en liège sur du satin, où il définit le mot « garçon » comme un îlot, s'achève sur la formule suivante : « L'art, galon, mirtylle, bleu et cirque cigare, combien reste-t-il de ces mots qui ne menaient nulle part ». J'ai proposé ces mots à des enfants. De l'art, ils ont dit : Le laid passe par-dessus ; galon ; « alphabet morse tout doré » ; cirque : « Sous un ciel étoilé une messe pour rire » ; bleu : « Étoile de gaze ». J'ai poursuivi avec d'autres termes à imaginer comme une sorte d'antidictionnaire des idées reçues, un dictionnaire beaucoup plus personnalisé. Un petit garçon à propos du mot « sable » a inventé les plus belles images cosmiques : « Il y a tant de graines à faire germer, la mer ne suffit pas ».

— D'autres fois, je vais faire rebondir une rythmique, i.e. que je vais partir d'une comptine : « am-stram-gram-pique-et-pique-et-colégram-bour-et-bour-et-ra-ta-tam- le porc épique et madame accompagné de sa femme, son cousin le hérisson vient le voir au réveillon, se régale de hannetons mais ne mange pas de dindons, as de pique et porc épique t'as qu'à repasser le pratique les épines sous ton dos, on y joue au mikado. » Des enfants sont plus attirés par un gra-

manière absolument désordonnée, révoltée, et peut-être même armée. Je ne sais pas si on prend conscience de toutes ces énergies... Qu'est-ce qu'un enfant va faire effectivement de son imaginaire, de son émotivité, de sa créativité? Bien sûr que c'est aussi un risque à courir que de permettre de s'exprimer à travers l'écriture ou à travers la danse, ou à travers la peinture, ou à travers la musique, mais c'est peut-être encore un risque beaucoup plus grand que de chercher à tout prix à ne jamais mobiliser l'enfant, à ne jamais le questionner.

• De sorte que c'est enrichir un État, si on revient au plan politique, que de donner tous les pouvoirs de l'imaginaire à sa population.

— J'en suis absolument convaincu, à longue échéance. Il faut effectivement être prudent et y aller pas à pas, mais je dis qu'un pouvoir ne peut se priver d'autant de formes d'énergies. J' imagine dans le meilleur des cas, alors ça va être de l'utopie, que chacun arrive à sa propre personnalité, à se mettre en chemin, à se mettre en route: on n'y arrive jamais définitivement. Il y aurait là une explosion d'inventivité dans tous les domaines et dont ne pourrait que bénéficier l'État en question.

III — La poésie, pays du dedans de soi

• Vous citez René Char disant qu'il fallait aller à la rencontre de la poésie. Vous avez expliqué votre action pédagogique. On sent la poésie intimement liée à vous-même, à votre engagement social, puisque vous allez même dans les prisons. Qu'est-ce que c'est alors, pour vous, la poésie? Qu'est-ce qu'aller à la rencontre de la poésie et être vous-même et en vous-même poète?

— Disons que c'est justement ce qui me permet de ne pas dormir. C'est très souvent ma parole qui me pousse en avant. C'est l'aiguillon dans ma propre vie qui me pousse en avant. On ne dit pas suffisamment cela. Bien sûr c'est notre vie que l'on écrit, mais c'est aussi notre écriture qui nous fait vivre. Quand j'étais petit garçon, j'allais chercher des champignons dans la montagne et j'arrivais dans une clairière, je regardais s'il y en avait, puis je voyais une petite lisière. Je me disais alors que je trouverais peut-être des giroldes ou des bolets et je remontais cette lisière. Puis, en haut de la lisière, je voyais quelques sapins au-dessus. Je montais jusqu'à ces sapins où je verrais peut-être des cèpes. De ces sapins, je voyais une nouvelle lisière qui continuait sur le dessus; je montais jusque-là. En haut de cette lisière, je

voyais des buissons de rhododendrons au-dessus. Je me disais que c'était idiot d'être monté jusque-là sans faire un beau bouquet. De là, je voyais un petit col au-dessus d'où je pourrais voir le lac de Genève et le lac Léman qui est juste derrière. Il faisait très beau, ce serait un super paysage. Quand j'étais au petit col, je voyais un petit pic qui était au-dessus et je montais sur le petit pic: c'était tout un paysage beaucoup plus grandiose avec les montagnes enneigées en arrière. Et j'avais envie d'y aller. Lorsque j'ai commencé à écrire, ou lorsque j'ai commencé de monter, petit garçon, à la première clairière, je n'avais pas du tout l'idée que j'irais jusque-là. Mais de désir en désir, j'étais poussé absolument à ne plus cesser de monter. Une définition du poème de René Char me semble absolument aller dans ce sens-là. Il dit que le poème, c'est l'amour réalisé du désir demeuré désir. Je dirais que, pour moi, la poésie, c'est toute une attitude face à la vie. C'est ouvrir les yeux, ouvrir les oreilles, ouvrir la bouche, ouvrir le nez, ouvrir tout mon corps. Après tout, j'aime bien rire, j'aime bien manger, j'aime bien me coucher, j'aime bien regarder, j'aime bien me promener, j'aime bien entendre. La poésie, c'est aussi ce qui m'apprend à mieux vivre, à mieux voir les choses qui se passent, à mieux sentir les choses qui m'entourent. On croit toujours que le poète a la tête dans les nuages. Je dis, en sens inverse, que le poète c'est celui qui a le plus absolument les pieds sur terre, qui est le plus ancré dans la réalité quotidienne, qui est le plus à même de se servir de tout son corps, de tout ce qu'il a, de tout ce qui est en lui, pour appréhender cette réalité. J'ai aussi une définition du poème qui m'est très personnelle et que j'aime beaucoup. C'est un ami qui partait avec un marin breton, à la pêche, un matin: ils sont partis à l'aube, vers quatre heures du matin. Durant les deux premières heures de pêche, ni l'un ni l'autre ne se sont adressé la parole. Au bout de deux heures, le soleil s'était un petit peu levé; le marin pêcheur se retourne vers cet ami et lui dit: «C'est quand même beau l'aurore». Bien je dirai que la poésie c'est dans son «quand même». Voilà la deux millièmes fois, la trois millièmes fois que ce marin pêcheur voit le lever de soleil sur la mer: il est encore émerveillé et peut-être bien davantage que si c'était la première fois. La poésie, vue ainsi, c'est d'être présent, au monde.

— Jean-Hugues Malineau, je vous remercie. Avec Miron, je peux vous dire que «les poètes de ce temps montent la garde du monde».

Propos recueillis par
André GAULIN

phisme du langage, d'autres vers les sons, d'autres vers l'imaginaire, d'autres vers l'humour. Je lance, par exemple, des phrases proverbes qui rebondissent et on me redonne «Toute salade vit aux dépens de celui qui l'égoutte», «Rat-trapez le temps perdu en courant par derrière vous», «Un saint vaut mieux que Dieu tu l'auras», «Il ne faut jamais prendre à deux mains ce qu'on peut prendre à la légère». J'essaie donc, par le biais de la poésie, de m'adresser à toutes les formes d'intelligence de l'enfant, formes d'intelligence auxquelles on ne s'adresse pas dans l'éducation nationale: il y a plus alors que la poésie, il y a ce qui est jeu, la vie même de l'individu, son harmonie, son bonheur futur.

Ne plus considérer l'homme comme un homme en miettes, comme le dirait Friedman, dans son livre *Travail en miettes*, c'est-à-dire non pas considérer des morceaux, des bouts de personnes, mais considérer effectivement que la personne c'est une totalité avec un corps, avec une mémoire, avec une imagination.

• Vous traduisez très bien ce que le Québécois Gaston Miron dit: «De l'homme épaillé, il faut faire un homme rapaillé».

— Absolument. J'ai d'ailleurs une très grande admiration pour Gaston Miron. Tous ses textes, justement, me concernent très directement dans la mesure où j'ai l'impression même que c'est ça... La phrase que vous venez de citer est absolument au cœur du problème... du problème aussi de l'enfance, du problème de l'éducation. Il y a toute une vision de l'éducation qu'il faut voir dans ce sens-là.

• S'il y avait plus de gens qui initient à la poésie, il y aurait peut-être moins de psychiatres.

— J'en suis absolument convaincu. Je dis que c'est un risque considérable que de laisser toutes ces énergies en friche, qui vont, peut-être un jour, resurgir d'une